

Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ?

Sophie Moirand

► To cite this version:

Sophie Moirand. Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ?. Texte édité sur le site de l'université Lyon-2 Lumière et ENS LSH (UMR ICAR) en 2003, à partir de.. 2003, Texte édité en ligne sur univ-lyon2.fr : icar.univ-lyon 2.fr S. Moirand - Study day entitled " les genres de l'oral " April 2003. <hal-01507281>

HAL Id: hal-01507281

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01507281>

Submitted on 12 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte édité sur le site de l'université Lyon-2 Lumière et ENS LSH (UMR ICAR) en 2003, à partir de la communication présentée à la Journée scientifique sur « les genres de l'oral », dans le cadre de la formation doctorale de sciences du langage, organisée par Catherine Kerbrat-Orecchioni et Véronique Traverso le 18 avril 2003. En ligne sur univ-lyon2.fr :

icar.univ-lyon 2.fr

S. Moirand – Study day entitled « les genres de l'oral » April 2003

Sophie Moirand

CEDISCOR–SYLED

Université Paris III – Sorbonne nouvelle

Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ?

Je partirai ici d'une définition provisoire, qui sera précisée en conclusion de cette réflexion sur la nature et la description des genres discursifs, en particulier des genres professionnels que j'avais proposé d'étudier pour cette journée consacrée au genres de l'oral : « le genre » serait *une représentation socio-cognitive intériorisée que l'on a de la composition de ce que j'appelle, faute de mieux, des unités discursives empiriques*, une représentation donc des activités langagières qui surgissent dans une situation X, une communauté Y, avec une langue Z et une culture Z' sous des formes diverses (textes, exposés, échanges verbaux, etc.).

Mais un analyste de discours oscille à propos du genre entre des représentations épilangagières plus ou moins spontanées et des représentations construites qui découlent de l'observation des données empiriques recueillies. Or, dans le monde professionnel actuel, il paraît difficile de séparer genres de l'oral et genres de l'écrit quant à leur mode de production en tout cas : une allocution ou un exposé sont souvent écrits avant d'être dits, une réunion de travail donne lieu à des comptes-rendus écrits (sur support papier ou sur support électronique) et s'appuie sur un schéma imposé par l'écrit (l'ordre du jour, par exemple), une interaction de service en face à face ou au téléphone est de plus en plus souvent construite et ordonnée selon la fiche pré-enregistrée sur l'ordinateur de l'employé. On assiste ainsi à l'émergence de genres nouveaux ou de genres anciens « recomposés » et, comme l'analyse des discours professionnels implique souvent de s'inscrire dans une perspective formative (qui légitime ainsi le recueil des données, par exemple pour l'amélioration de l'accueil dans les administrations ou les entreprises), cela explique que l'on s'attache à l'articulation de catégories de description permettant de mettre au jour les particularités des différents genres, leurs ressemblances et leurs différences. Car si, comme le dit Bakhtine dans son essai de 1952-53, « chaque sphère de l'activité humaine [...] comporte un répertoire de genres » avec leurs normes de fonctionnement souvent implicites, il est normal qu'au fur et à mesure du surgissement de nouvelles activités ainsi que de nouveaux supports (les médias, l'internet par exemple), on assiste à la recomposition d'une palette différente, dans sa diversité et son hétérogénéité, de genres oraux, écrits, plurisémiotiques. C'est ainsi qu'on dispose d'un « répertoire générique » (au sens de Bakhtine), qu'on se construit pas à pas, individuellement, mais différemment selon les communautés langagières et les différentes sphères sociales qu'on traverse.

Par ailleurs, si l'on assiste depuis quelques années à la renaissance de la notion de genre, en particulier dans l'analyse des genres dits ordinaires, médiatiques ou professionnels ou des genres de l'oral, cela tient, me semble-t-il, à trois raisons essentielles. Il y a désormais une forte demande sociale correspondant à des besoins de formation dans l'enseignement scolaire bien sûr, mais surtout dans la formation professionnelle initiale ou continue des apprentis et des adultes, en particulier dans les métiers de service qui se multiplient (apprentis coiffeurs, interactions au

guichet ou au téléphone...). Il y a également une demande de « typologies » des genres dans le domaine de la documentation, typologies nécessaires à la constitution de banques de données textuelles et à la construction d'aides à la consultation des données (voir par exemple les archives de l'Institut National de l'Audiovisuel) ainsi que, liée à ces besoins de classement, la demande des chercheurs eux-mêmes, consommateurs de corpus et souvent de « grands corpus » et leur désir de mettre en commun les données (écrites ou orales) recueillies. Il y a enfin les interrogations que se pose tout chercheur en analyse du discours, pour peu qu'il travaille sur des données empiriques : sur quels critères rassembler des textes ou des interactions, que l'on voudrait à la fois comparables et contrastables ? Comment les décrire, les comparer, les différencier, les interpréter ? A l'aide de quelles catégories ? Trois types de raisons qui amènent à repenser les genres en s'interrogeant sur les catégories qui permettent de les différencier et donc de mettre au jour leurs diversités et leurs particularités.

C'est cependant à travers les seules préoccupations du chercheur en analyse du discours que je voudrais ici interroger, dans un premier temps, les catégories proposées par les conceptions globales du genre et les typologies qui intègrent la question des genres ordinaires et des genres de l'oral et, dans un second temps, des données empiriques essentiellement empruntées à des genres professionnels actuels. Cela devrait permettre de construire une grille provisoire de types de catégories dans lesquelles on peut puiser mais également de « penser » à la façon dont il faudrait cumuler les résultats de travaux effectués sur des genres différents, et des genres émergents, afin de « travailler » les catégories en fonction des données empiriques recueillies et des objets de recherche envisagés.

1. 50 ans après Bakhtine, où en sommes-nous ?

Le texte de Bakhtine sur « Les genres du discours » (1952-53, traduction française 1984) a été suivi d'un certain nombre de propositions qui ont contribué à élargir la notion de genre aux textes non littéraires et aux discours quotidiens : beaucoup de modèles ou de typologies se présentent comme « englobants », et intègrent dans leur réflexion sur le genre les différentes productions de l'activité langagière (le littéraire, le médiatique, le quotidien ; l'ordre oral et l'ordre écrit ; le verbal et l'iconique...). Quels critères proposent-ils pour mettre au jour les genres ? Quelles catégories pour les décrire ? On essaiera ici d'en dégager quelques-unes.

1.1. Bakhtine et la théorie de l'énoncé

Ce que le texte de Bakhtine apporte, lorsqu'il paraît en 52-53, c'est pour l'essentiel une critique à la conception de Saussure d'une parole qui serait individuelle : « Saussure ignore le fait qu'en dehors des formes de la langue existent aussi *les formes de combinaison de ces formes*, c'est-à-dire qu'il ignore les genres discursifs » (traduction de Todorov 1981 : 90). Car, ajoute Bakhtine, si « tous nos énoncés disposent d'une *forme* type et relativement stable, *de structuration d'un tout* » (Bakhtine 1984 : 284), ce n'est pas « une *combinaison absolument libre* des formes de la langue » (ibidem : 287)¹ :

Les domaines de l'activité humaine, aussi variés soient-ils, se rattachent toujours à l'utilisation du langage [...]. L'utilisation de la langue s'effectue **sous forme d'énoncés concrets, uniques (oraux et écrits)** qui émanent **des représentations de tel ou tel domaine de l'activité humaine**. L'énoncé reflète les conditions spécifiques et les finalités de chacun de ces domaines, non seulement par son contenu (thématique) et son style de langue, autrement dit par la sélection opérée dans les moyens de la langue – moyens lexicaux, phraséologiques et grammaticaux –, mais aussi et surtout par sa construction compositionnelle. **Ces trois éléments (contenu thématique, style et construction compositionnelle)** fusionnent dans **le tout que constitue l'énoncé**, et chacun d'eux est marqué par la spécificité d'une sphère d'échange. Tout énoncé pris isolément est, bien entendu, individuel, mais chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses *types relativement stables* d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les *genres du discours* »
[Bakhtine 52-53, traduction 1984 : 265]

¹ Dans les citations, c'est nous qui soulignons en gras les critères et les catégories proposés par les différents auteurs cités. Les italiques sont en revanche celles de l'édition citée.

Or pour bien comprendre la conception du genre de Bakhtine, il faut la rapporter à sa théorie de l'énoncé et à deux textes signés Volochinov parus autour des années 1930 (et traduits dans Todorov 1981) : « Le discours dans la vie et dans la poésie » (1926) et « La structure de l'énoncé » (1930)². Car les catégories proposées dans le texte de 52 sont essentiellement (citation 1 ci-dessus) celles qui fusionnent dans « le tout » de l'énoncé (contenu thématique, style, construction compositionnelle) et paraissent découler d'une conception du *texte* plutôt que du *genre*, alors que l'on trouve dans les textes antérieurs à la fois une conception de la *situation* (qui intègre la dimension évaluative des énoncés, laquelle passe, selon B.V., par le geste, la voix, l'intonation...) et un modèle de type « *top down* » de *détermination socio-historique des énoncés* (citations ci-dessous)³ :

- [Le] *contexte extra-verbal* de l'énoncé se décompose en trois aspects : 1) **l'horizon spatial commun** aux locuteurs [...] 2) **la connaissance et la compréhension de la situation**, également commune aux deux locuteurs et, enfin, 3) **l'évaluation – commune** là encore – qu'ils font **de cette situation**.

[...] **la situation extra-verbale n'est en aucune façon la cause extérieure de l'énoncé**, elle n'agit pas sur lui de l'extérieur comme une force mécanique. Non, *la situation s'intègre à l'énoncé comme un élément indispensable à sa constitution sémantique*.

[...] C'est là **la particularité des énoncés quotidiens : ils sont reliés par des milliers de fils au contexte vécu extra-verbal** et, lorsqu'on les détache de ce contexte, ils perdent la quasi-totalité de leur sens ; si l'on ignore leur contexte vécu immédiat, on ne peut les comprendre.

[B.V. 1926 tel qu'il est exposé par Todorov 1981 : 190-192]

- [...] il serait vain de chercher à résoudre le problème de la structure des énoncés dont est faite la communication, sans tenir compte des conditions sociales réelles – c'est-à-dire de la situation – qui suscite de tels énoncés. [...] : *l'essence véritable du langage, c'est l'événement social qui consiste en une interaction verbale, et se trouve concrétisé en un ou plusieurs énoncés*.

Quant à la modification des formes du langage, comment se réalise-t-elle ? de quoi dépend-elle ? selon quel ordre se déroule-t-elle ? Les données du précédent article nous permettent d'élaborer un schéma qui les synthétise [...] :

- 1) Organisation économique de la société.
- 2) Rapport de communication sociale.
- 3) Interaction verbale.
- 4) Énoncés.
- 5) Formes grammaticales du langage.

Ce schéma nous servira de fil directeur dans l'étude de cette unité concrète, qui relève de la parole et **que nous appellerons énoncé**.

Considérant la vie de la société, nous pouvons aisément dégager, outre [le] rapport de communication artistique, **les types de communication sociale** exposés ci-après : 1) **les rapports de production** [...] 2) **les rapports d'affaires** [...] 3) **les rapports quotidiens** [...] 4) **les rapports idéologiques** [...]

[B.V. 1930 dans Todorov 1981 : 288-289]

Ainsi, si dès 1926 apparaît une conception de la relation entre *l'interne* (la structure de l'énoncé) et *ses extérieurs* (le contexte vécu extra-verbal), avec une conception de la situation comme partie prenante du sens de l'énoncé et non simple causalité externe, si dès 1926 *le lieu, le moment, les protagonistes, le thème* interviennent comme des critères nécessaires à l'étude des énoncés concrets, l'article de 1930 élargit le contexte de l'énoncé à l'organisation de la société, selon le schéma descendant cité en 3. Or si, selon B.V., le niveau supérieur relève des sciences sociales et de l'économie politique, on peut dégager des types de communication sociale dans lesquels vont s'insérer les niveaux inférieurs (communication artistique, rapports de production, rapports d'affaires, rapports quotidiens, rapports idéologiques). Se référant alors à l'ouvrage publié en russe l'année précédente, la relation avec *le genre* est explicitement établie à propos des énoncés quotidiens dans une longue citation qui en est faite : « le genre quotidien est un élément du milieu social [...]. Il coïncide avec ce milieu, il s'y trouve limité et il est aussi

² Pour cette raison, nous adoptons l'abréviation B.V. (= Bakhtine/Volochinov) lorsque nous renvoyons à ces textes.

³ Rappelons que le terme russe *slovo* peut être traduit par « mot », « énoncé » et même parfois « discours » en français et selon les traducteurs pour un même contexte (voir Peytard 1995 : 70).

déterminé par lui en tous ses composants internes » mais « on ne peut parler de genres constitués, propres au discours quotidien, que si l'on est en présence de formes de communication qui soient, dans la vie quotidienne, quelque peu stables et fixées par le mode de vie et les circonstances » (B.V. dans Todorov 1981 : 291⁴).

On retiendra de la conception du Cercle de Bakhtine telle qu'on la perçoit à travers la diversité des publications que le genre est « pensé » comme *un tout* constitué de *composants internes*, mais qui intègrent dans leur structuration sémantique les constituants de *la situation*, telle qu'elle est *perçue* et *évaluée* par *les interlocuteurs*, et qui est elle-même *déterminée par des « extérieurs »* (*la famille, la nation, la classe sociale, des jours, des années et des époques entières...*). Mais si l'on entrevoit ici certains critères de reconnaissance des genres en tant que « formes de communication quelque peu stabilisées », on ne dispose pas de catégories qui permettent de décrire finement ces formes.

1.2. Les modèles et typologies de l'après-Bakhtine

Les modèles élaborés après Bakhtine pour mettre au jour et/ou typologiser les genres du discours, que les auteurs aient ou non connaissance du texte de 1952, semblent soit se focaliser sur un des « niveaux » déjà proposés par B.V. soit privilégier une seule catégorisation, s'ils s'orientent davantage que ne le fait le cercle de Bakhtine vers la description des formes. D'autres s'interrogent sur l'articulation entre catégories formelles et caractéristiques sociales, ce que reflètent les dictionnaires récents d'analyse du discours, que l'on évoquera au passage⁵, d'autres enfin semblent poursuivre une ambition théorique : construire une théorie des genres.

Ainsi les caractéristiques *externes* de la situation permettent de regrouper des ensembles de textes selon leurs caractéristiques macro-structurelles, ou bien un seul type de catégorisation *interne* (parfois reliée aux extérieurs du texte ou de l'interaction) est privilégié aux dépens des autres : par exemple les séquences textuelles qui entrent dans la composition du « tout », telles la narration, la description, l'explication, la prescription, qu'elles soient déclinées en type, en opération, en activité, en tâche ou en configuration cognitivo-langagière... ; ou bien les catégories énonciatives liées à la situation, tels les temps, les déictiques, les modalités, les différentes formes de dialogisme... ; ou encore les fonctions de communication, celles de Jakobson ou de Halliday, ou telles qu'on les décrit en termes de macro-actes de langage ou de visées pragmatiques. Sinon on en revient à *l'extérieur* des genres et on les regroupe selon les grands secteurs de l'activité sociale (le politique, le religieux, le scientifique, la publicité), et selon des critères empruntés à la sociologie, sans forcément les relier à des caractéristiques formelles et à *la structuration interne* des textes.

Mais si l'on cherche à articuler formes linguistiques et fonctionnements sociaux (ce qui reste un objectif majeur des sciences du langage), on est contraint d'abandonner les critères liés aux grands secteurs de l'activité sociale et de prendre en compte des genres tels qu'ils sont identifiés, reconnus et nommés par les acteurs ordinaires de ces domaines, dans une perspective plus ethnolinguistique ou sociolinguistique que sociologique donc, comme le rappelle S. Branca-Rosoff dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* (et tel qu'elle le précise dans deux textes du n° 87 de *Langages & Société* consacré aux « Types, modes et genres », qu'elle a coordonné) :

Si l'on cherche à articuler des formes linguistiques et des fonctionnements sociaux, on se situe au niveau de genres plus petits (non pas le religieux, mais par exemple le sermon ; non pas la prose administrative, mais les rapports des assistantes sociales). **La liste s'en renouvelle avec les pratiques sociales** : une modification

⁴ Citations reprises de l'ouvrage de Volochinov, Leningrad, 1929, traduit en français sous le titre *Le marxisme et la philosophie du langage* (Paris, Editions de Minuit, 1977) et nominalement attribué à Bakhtine.

⁵ En particulier, Détrie C., Siblot P. et Verine B. : *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion, 1991 et Charaudeau P. et Maingueneau D., eds : *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002. Voir également Maingueneau D. : *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris, Seuil, 1996.

de la finalité du discours, du statut des partenaires ou du temps et du lieu de la communication, du support matériel, des conditions d'apprentissage des formes textuelles... entraîne à terme **une modification des routines mises en œuvre par les locuteurs pour accomplir leurs tâches**. La démarche d'analyse [...] [consiste] à **privilégier les catégories qui stabilisent des formes d'association entre des formes d'action** (rôles discursifs, tâches cognitives), **des contenus** et **des manières de dire** (dispositifs d'énonciation, nouvelles dénominations [...], etc.).

[*Dictionnaire d'analyse du discours*, entrée Genre et histoire – signée S. B.-R. : 282]

L'influence conjuguée de la pragmatique et de l'ethnolinguistique fait en effet que les genres sont désormais envisagés comme des « activités plus ou moins ritualisées » qui, pour être « réussies », « doivent être conformes aux règles qui les constituent », ce qui permet à D. Maingueneau de poser des contraintes (et donc des critères) de définition du genre :

Le statut respectif des énonciateurs et des coénonciateurs ;

Les circonstances temporelles et locales de l'énonciation ;

Le support et les modes de diffusion ;

Les thèmes qui peuvent être introduits ;

La longueur, le mode d'organisation, etc.

[Maingueneau D., *Les termes clés de l'analyse du discours*, entrée Genre de discours : 44]

Mais ces critères de repérage de genres différents s'avèrent surtout opératoires à l'intérieur de communautés discursives restreintes, dans des secteurs particuliers tels les entreprises ou les institutions médiatiques, lorsqu'on peut traquer les éléments de la situation liés aux contraintes et aux rituels d'une communauté à travers leur inscription dans des textes, des documents ou des interactions concrètes. On repart alors bien souvent des dénominations en vigueur dans la communauté, comme le fait par exemple J.-M. Adam, qui reformule les catégories de Maingueneau en termes de « critères minimaux définissant les genres de **la presse écrite** » :

Sémantique (thématique)	(« familles événementielles » et rubriques)
Énonciatif	(degré de prise en charge des énoncés, identité de l'énonciateur)
Longueur	(brièveté <i>VS</i> développement)
Pragmatique	(buts, intentions communicatives)
Compositionnel	(plans de textes et séquences)
Stylistique	(texture micro-linguistique)

[Adam J.-M. 1997 : 17]

Au-delà des objectifs descriptifs ou typologiques que l'on vient d'évoquer, Simon Bouquet et François Rastier voudraient construire, chacun à sa manière, une *sémantique*, voire une théorie, *des genres*.

Pour S. Bouquet, le genre pourrait constituer un outil pour l'analyse du sens, qui permettrait d'articuler *le local* (la tradition logico-grammaticale centrée sur le signe) et *le global* (la tradition rhétorico-herméneutique, centrée sur le texte), distinction qu'il emprunte à Rastier (1998 par exemple) : il s'agit là d'une perspective herméneutique, une réflexion sur la construction du sens qui, méthodologiquement, repose sur la comparaison de textes dits « homonymes » (si on avait écrit sur la couverture de *A la Recherche du temps perdu* « autobiographie » – le global – , les occurrences du 'je' – le local – n'auraient pas le même « sens »⁶). Il reste alors à recueillir suffisamment de textes ou d'énoncés dits « homonymes » pour vérifier ces hypothèses et élaborer des catégories d'analyse aux niveaux du global et du local.

Pour F. Rastier, les genres seraient des normes à la fois *génétiques* (comment on produit un texte X), *mimétiques* (assurant ainsi une fonction de représentation et de reproduction) et

⁶ Exemple donné par S. Bouquet lors d'un exposé effectué à la Sorbonne, dans le cadre d'un séminaire interne au Cediscor-Syled, le 24 février 2003 – voir l'article de Bouquet, à paraître dans *Langages* en 2003. Il me semble qu'on retrouve en quelque sorte ce que dit Bakhtine des relations entre le sens et la situation : partant d'un énoncé « il est mort », il montre qu'un énoncé comme « il est mort » prend trois significations différentes selon qu'il est prononcé au théâtre, dans une famille ou à l'hôpital.

herméneutiques (comment interpréter un texte X)⁷. Mais ce que je retiendrai ici des conceptions de Rastier, c'est plutôt le caractère opératoire qu'il assigne à son entreprise : répondre à la demande de construction de banques de données textuelles et aux exigences des linguistiques de corpus (Rastier et Pincemin 2000), ce qui implique de construire des catégories sémantiques « gérables » par des traitements informatiques afin d'établir des corrélations entre *variables locales* et *variables globales*, et de décrire ainsi la diversité des discours considérés comme des pratiques sociales, le genre assurant la médiation entre texte (ou interaction) et situation :

Un genre se définit en effet par (i) **la cohésion d'un faisceau de critères tant au plan du signifié qu'à celui des signifiants**, et par (ii) **son incidence sur la textualité sur ces deux plans également** [...]

Pour une sémantique des genres, on peut rechercher **des critères de corrélation entre composantes sémantiques**, comme ceux-ci, à titre indicatif : **thématique** ouverte/fermée, concentrée/diffuse ; **dialectique** ordonnée, désordonnée, impertinente, orientée positivement ou négativement ; **dialogique** variant ou non les foyers de l'énonciation et de l'interprétation représentées ; **tactique** pertinente, ou non pertinente, etc. On cherche à caractériser les modes de leur co-variation [...], **un genre étant alors défini comme un mode d'interaction normé entre composantes**.

[Rastier et Pincemin 2000 : 96-97]

Ainsi le genre est-il envisagé de Bakhtine à Rastier comme soumis à des formes plus ou moins stabilisées, que l'influence de la pragmatique permet de repenser en termes de normes et de rituels, et c'est pour penser justement la généricité dans la diversité de ses contraintes que Maingueneau avait proposé un temps de « distribuer les genres en trois grandes catégories » :

– *Les genres auctoriaux*

Ils sont le fait de l'auteur lui-même, éventuellement d'un éditeur. En général, leur caractère auctorial se manifeste par une indication paratextuelle dans le titre ou le sous-titre : « méditation », « essai », [...] « traité » [...]

– *Les genres routiniers*

Ce sont les genres qu'étudient avec prédilection les analystes de discours : le magazine, le boniment de camelot, l'interview radiophonique, le débat télévisé, la consultation médicale, le journal quotidien, etc. Ce sont ceux qui correspondent le mieux à la définition du genre de discours comme dispositif de communication défini socio-historiquement. [...] Les paramètres qui les constituent résultent en effet de la *stabilisation de contraintes* liées à une activité verbale qui s'exerce dans une situation sociale déterminée.

– *Les genres conversationnels*

Ce ne sont pas des genres étroitement liés à des lieux institutionnels, à des rôles, à des scripts relativement stables. [...] Leur composition et leur thématique sont le plus souvent très instables et leur cadre se transforme sans cesse. Si dans les genres routiniers, les contraintes sont **globales et « verticales » (imposées par la situation de communication)**, dans les genres conversationnels ce sont les contraintes **locales et « horizontales »** (c'est-à-dire **les stratégies d'ajustement et de négociation entre les interlocuteurs**) qui l'emportent.

[Maingueneau 2003b, citant Maingueneau 1999]

Cette catégorisation, il la remet cependant en cause lors du colloque de Dijon en juin 2002 (Maingueneau 2003b), distinguant désormais deux régimes, celui des *genres institués*, à l'intérieur duquel il met au jour quatre modes de généricité selon la force des contraintes exercées par *la scène générique* et le degré de liberté accordé à l'auteur dans *la scénographie* du texte produit, et celui des *genres conversationnels*, qu'il ne développe pas, laissant finalement à d'autres le soin de démêler les caractéristiques de l'oralité dialogale.

1.3. Des modèles pour analyser l'oral...

Rechercher des modèles qui seraient spécifiques à l'analyse des genres de l'oral consiste bien souvent à penser la généricité à partir du modèle de Hymes (1967-1972), comme le signalent C. Kerbrat-Orecchioni et V. Traverso 2003.

C'est donc la notion d'événement de communication qui est alors privilégiée, dans ses relations avec celles de situation et de communauté langagière, et avec ses différentes composantes. Or le modèle de Hymes, tel que le présentent par exemple Bachmann, Lindelfeld et Simonin 1981 en

⁷ Communication orale dans le cadre du séminaire du Groupe de Recherche sur l'Analyse des Médias, à Paris, le 22/03/2003.

s'appuyant sur l'observation d'« un déjeuner familial », comprend une dernière composante appelée *genre*, dont le nom est issu de l'étude du folklore (*folklinguistic*) et qui réfère aux dénominations empiriques en vigueur dans une communauté :

Le modèle Speaking de Hymes (1967/1972)

Setting	(cadre physique et psychologique)
Participants	(locuteurs ou autres personnes présentes)
Ends	(finalité : but et résultat de l'activité de communication)
Acts	(actes : contenu – thèmes – et forme du message)
Key	(tonalité : ton sérieux, taquin, etc.)
Instrumentalities	(instruments, moyens de communication, canaux et codes)
Norms	(normes d'interaction et normes d'interprétation)
Genre	(type d'activité de langage : conte, chant, devinette, lettre commerciale, bavardage à bâtons rompus)

[d'après Bachmann, Lindelfeld et Simonin 1981 : 74-76]

Rien n'est dit cependant sur la place de cette composante dans l'analyse de l'événement de communication : ne renvoyant ni au « global », à l'événement (le repas de famille peut donner lieu à différents genres ainsi définis : une anecdote, un chant, une devinette, un récit, une histoire drôle...), ni au « local » (si on entend par là l'usage que l'on fait des formes de la langue), elle oblige cependant à s'interroger sur le rôle de catégories « médianes » (le niveau « meso » tel qu'on le posera plus loin). Mais ce n'est pas la composante « genre » du modèle de Hymes que les modèles ultérieurs ont retenue : ce sont plutôt celles de « cadre », de « participants » et de « finalités », qu'il s'agit d'affiner dans les réflexions sur les genres de l'oral, ainsi que les notions d'événement de communication, et surtout de communauté langagière (*speech community*) que l'on retrouve sous des formes et des acceptions quelques peu différentes mais toujours liées à celle de genre chez Beacco (pour une ethnolinguistique de l'écrit), chez Maingueneau (à propos des genres constituants) et chez Swales (à propos des genres académiques).

Autre modèle conçu à des fins de classement des genres également dialogaux, et qui fait explicitement référence à Bakhtine : celui de C. Dolinine pour qui la parole est déterminée par des facteurs sociaux (externes, donc) qui constituent conjointement la situation de communication :

Les composantes de la situation de communication (SC) de Dolinine (1999)

Le rapport entre l'énoncé pris dans l'unité de ses divers aspects (sémantique, style, structure, intonation, etc.) et la SC peut être décrit par les variables suivantes :

Le locuteur (L)	(statut socio-psychologique, rôle conventionnel, sujet d'une activité...)
Le destinataire (D)	(mêmes aspects)
L'observateur (O)	(celui ou ceux qui assiste(nt) éventuellement à l'acte de communication)
La situation référentielle (SR)	(situation ou état de choses décrits dans l'énoncé)
Le canal de communication (Can)	(l'oral, l'écrit, le téléphone, etc.)
Le contexte de l'action (CA)	(dans laquelle L est engagé et auquel participe son discours)

Le CA comprend entre autres le contexte verbal ; dans une communication écrite il peut se réduire à celui-ci. Il comprend également le temps, le lieu et « l'environnement » de l'acte de communication.

[d'après Dolinine 1999 : 29]

Dolinine propose ainsi un certain nombre de composantes, qui apportent peu d'innovations par rapport aux modèles précédents, mais dont chacune impose pour lui une *norme*, conçue en termes de *restrictions* plutôt que de *prescriptions*, à laquelle le locuteur se conforme et que le destinataire « attend ». Il cite ensuite le modèle en cinq classes construit pour les genres dialogaux par une linguiste russe, N.D. Aroutiounova, pour qui *la finalité du discours* est un facteur qui « dépasse tous les autres » :

La typologie des genres dialogaux de Aroutiounova 1992

- 1) dialogue informatif (*make-know discourse*)
- 2) dialogue prescriptif (*make-do discourse*)
- 3) échange d'opinion afin de prendre une décision ou d'établir une vérité (*make-believe discourse*)
- 4) dialogue destiné à établir ou à régler des relations interpersonnelles
- 5) genres « oiseux » (*phatic discourses* : a) affectif ; b) artistique ; c) intellectuel)

Ces classes se distinguent « par leurs buts directs et indirects, par le degré de programmation des réponses, par la répartition des rôles et des intérêts communicatifs, les “droits” des interlocuteurs, la longueur, la structure, le degré de cohérence des discours, les états intentionnels des communicants, les conditions de succès, le développement des tactiques du dialogue », etc.

[d'après Dolinine 1999 : 29]

Mais, comme le dit Dolinine, un trop haut niveau de généralisation s'avère contradictoire avec la diversité des genres que l'on est amené à entrevoir : la logique d'un tel modèle amène à « considérer comme un seul et même genre le prêche dominical à l'église et un entretien éducatif dans une école laïque ; ou bien une rencontre entre chefs d'état et une rencontre de caïds de bandes rivales » (Dolinine 1999 : 30). Par ailleurs, poser la finalité du discours comme critère dominant amène à assimiler le genre à l'acte de langage, ce qu'il critique avec vigueur, et ce à quoi l'on souscrit pour des raisons quelque peu différentes : l'acte relevant pour moi du niveau local ne peut en effet être confondu avec le niveau global, y compris en termes de macro-actes (que l'on conçoit comme une *dilatation* du niveau micro – voir *infra*).

Dernier modèle que j'évoquerai rapidement, celui proposé par R. Vion dans le même numéro de la revue *Langages & Société*, et qui présente l'avantage de faire le lien entre le global (la situation, le cadre interactif) et le local (traité ici en termes de sous-genres ou *modules*) :

Le genre correspondrait à ce qui se joue au niveau le plus élevé dans les interactions verbales : le niveau de la définition générale de **la situation** et de ce que nous appelons **le cadre interactif**.

Les sous-genres

Les linguistes admettent, aujourd'hui, qu'une interaction particulière a de fortes chances de relever de **plusieurs types qui peuvent se succéder ou s'emboîter au sein d'une même interaction**. Il faut donc penser, dans un même mouvement, **la permanence du cadre** et **l'hétérogénéité du produit obtenu à l'intérieur de ce cadre**. [...] Ainsi, dans une consultation médicale, où le rapport de place médecin/malade caractérise le type général de l'interaction, interviennent, à titre subordonné, d'autres types d'interaction. Certains de ces « **sous-types** » (entretien, auscultation, prescription...) peuvent être présents comme constitutifs de la consultation médicale. D'autres, comme le développement de moments conversationnels, présentent des probabilités d'apparition nettement plus faibles et ne peuvent, à proprement parler, être associés à l'actualisation du cadre « consultation ». [...]

Il existe donc **des types assumés de manière dominante**, dont la permanence est fondamentale au niveau de la relation sociale, et **des types gérés de manière subordonnée**, dont l'importance est tout aussi manifeste même si leurs fonctions ne sont pas de même nature. Nous proposons d'utiliser **le terme de module pour référer à l'existence locale de types subordonnés au type plus général qui définit le cadre de l'interaction**.

[Vion 1999 : 96, 97, 98]

Or ces modules ou types subordonnés me semblent constituer des catégories médianes entre le global et le local, si l'on cherche à décrire les genres (plutôt qu'à les classer) et à articuler des formes (l'usage que l'on fait de la langue) à des rituels et à des fonctionnements sociaux (ce qui reste selon moi l'objectif majeur, déjà signalé, d'une réflexion sur les genres en sciences du langage).

Cet inventaire de différents modèles proposés amène à s'interroger sur les relations entre « le tout » de l'énoncé (au sens de Bakhtine) et ses parties constituantes, sur les corrélations qui seraient spécifiques de genres particuliers entre des phénomènes globaux (les composants de la situation ou de l'événement de communication) et des phénomènes locaux, qui pour nous se scinderaient en deux niveaux (un niveau médian, celui des séquences textuelles, au sens de Adam, ou des modules, au sens de Vion, et un niveau strictement local, celui des catégories linguistiques, énonciatives ou pragmatiques), et enfin sur les déterminations ou causalités entre ce qui relève de « l'externe » (les extérieurs du langage) et ce qui relève de « l'interne » (les formes de la langue). Ce n'est pas donc pas un modèle que l'on proposera ici à des fins d'observation des unités discursives empiriques mais une grille provisoire de catégories de description à trois niveaux (« macro », « meso » et « micro »), avec une série de questions à débattre, telles par exemple : la question des catégories de description à privilégier selon que la

méthodologie de la recherche s'appuie sur du quantitatif ou du qualitatif⁸ ; la question des déterminations entre l'externe et l'interne posées en termes de hiérarchie, de dominance, d'inclusion ou de simple relation ; la question enfin du rôle que l'on fait jouer à l'externe dans la description et l'interprétation des énoncés et que l'on développera en 2. : l'externe est-il repérable à ses seules inscriptions dans la matérialité verbale ou bien l'externe intervient-il dans le recueil des données ou dans l'interprétation des variations génériques grâce aux connaissances que l'on en a indépendamment des énoncés ?

2. Des catégories informées par l'observation de données empiriques

L'observation de données empiriques pose la problématique du *genre* en termes de catégories, c'est-à-dire à la fois de notions opératoires et de notions descriptives (voir Moirand 2003b). Mais la question des catégories, c'est aussi la question de leur compatibilité, si on les pense en termes de faisceau, de corrélation, de combinaison à l'intérieur d'un « genre » et en termes de comparabilité si on veut les penser d'un genre à l'autre et, au-delà, d'un genre dans une langue Z et une culture Z' à un genre comparable dans une autre langue et/ou une autre culture.⁹

2.1. L'émergence de la notion de genre en analyse du discours

Cette émergence est récente. La notion de genre ne faisait pas partie de la linguistique et des sciences du langage des années 1970 et 1980, ni même de l'analyse du discours française : elle est absente du *Dictionnaire de linguistique* (Larousse, 1973) rédigé par Dubois, Guespin, Marcellesi *et alii*, et dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Seuil, 1972) rédigé par Ducrot et Todorov, le terme « genre » de l'index ne renvoie qu'au seul domaine traité, les genres littéraires.

Pourtant la notion de genre, il me semble, est présente de manière sous-jacente dès lors qu'on a voulu *décrire les fonctionnements* du non-littéraire et qu'on s'est éloigné des préoccupations essentiellement théoriques et herméneutiques de l'analyse du discours française des années 1970 : ainsi dans la présentation du n° 28 de *Langue française*, consacrée justement aux « textes et discours non littéraires » (publicités, émissions radiophoniques, pages et textes des journaux quotidiens...) dans une perspective, il est vrai, formative (l'enseignement), les responsables du numéro expliquent pourquoi le mot « description » du sous-titre a été préféré à celui de « théorie » : parce qu'il vaut mieux « baliser, piquer, défricher le terrain que tracer un modèle » (Peytard et Porcher édés 1975 : 3). Ce parti pris descriptiviste, que l'on trouve également chez E. Roulet 1981 lorsqu'il présente son premier modèle d'analyse des conversations (qu'il précise « authentiques » tant il paraissait encore incongru de travailler sur du non-fictionnel ou de l'oral spontané¹⁰) impliquait de recueillir des corpus constitués d'unités discursives proches, qui justement n'avaient jamais été décrites, à partir de critères empiriques qui relevaient forcément d'une conception intuitive du « genre ».¹¹

Ce sont donc les exigences de la description qui, soumettant les catégories à l'épreuve des unités discursives empiriques, permettent de les informer et de les affiner et de mettre au jour les

⁸ Ce dont on ne traitera pas ici, tant il est clair que les catégories formelles du niveau « micro » sont plus aisément quantifiables que les catégories des deux autres niveaux – ce que semblent montrer les travaux de D. Biber, 1998 par exemple.

⁹ On n'abordera pas ici la question générique dans des travaux de comparaison discursive d'une langue à l'autre. Voir sur ce point les travaux de doctorat réalisés dans le cadre du CEDISCOR, en particulier ceux de Claudel, Mourlhon-Dallies, von Münchow, Tréguer-Felten.

¹⁰ Dans le n° 30 de *Communications* consacré à « La conversation », Barthes et Berthet signalent dans l'introduction « la mollesse verbale » des conversations, qui constituent pour eux « un véritable défi à la science », parce qu'elles seraient « a-systématiques ».

¹¹ C'est d'ailleurs le paradoxe de l'analyse du discours : le recueil de données comparables implique de disposer de critères et de catégories « intuitives » de définition des genres, définition qui sera forcément remise en cause par les résultats des descriptions et des interprétations. Patricia von Münchow, dans son travail de comparaison du genre 'journal télévisé' des chaînes allemandes et françaises, propose, à la suite de Pike, de distinguer le genre *étique* (délimité à priori, en amont de l'analyse) et le genre *émique* (dont la définition repose sur les résultats de l'analyse).

combinaisons et les distributions des catégories privilégiées par tel ou tel genre. Mais ce sont également les résultats de ces descriptions d'unités discursives empiriques qui permettent de mettre au jour les spécificités de tel ou tel genre, donc de les regrouper et de les comparer, et de rechercher ensuite les raisons de leurs ressemblances et de leurs variations.

Le parti pris essentiellement descriptiviste adopté également par Roulet dans son premier modèle d'analyse des conversations l'amène à poser déjà une hiérarchie à trois niveaux (c'est nous qui les soulignons en gras) : « Il faut aborder l'étude des **séquences d'actes** dans des **événements de communication** authentiques » (Roulet 1981 : 6), laissant ainsi penser que *l'acte de langage* relevait du local, même si cette unité minimale de communication peut « se combiner » ou « se dilater » au niveau de *la séquence*, voire au niveau de *l'événement de communication*, selon la plus ou moins grande complexité de la conversation.

Trois niveaux que nous posons également dans la grille provisoire proposée ici à titre heuristique (« micro », ou local ; « meso », ou médian ; « macro », ou global¹²) :

UN EXEMPLE DE GRILLE DE CATEGORIES A TROIS NIVEAUX

MACRO	externe	situation événement	ethos/pathos rituels, normes	finalité routines
	interne	morphologie	script	ordre du texte
MESO	macro	fonction type textuel	composition dilatation	opérations cognitivo-
	micro	« UTC »	dilution	langagières
MICRO	macro	marques linguistiques	réitération combinaison	opérations linguistiques
	meso	prosodiques pragmatiques etc.	distribution	(nomination, prédication, énonciation)

Les catégories ne sont ici que des repères nécessaires aux analyses qui suivent d'unités discursives empiriques relevant de genres professionnels oraux. Chacun des niveaux s'articule aux deux autres par le biais de certaines catégories, ou plutôt par la nature (*réitération*, *distribution*, *dilatation* par exemple) et le lieu (*morphologie*¹³ du « tout » de l'énoncé ou de l'« Unité de Tour Conversationnel » – au sens de Mondada 1989, par exemple) de leur actualisation dans la matérialité verbale ou sémiotique.

2.2. L'exposé oral

¹² On entend par là ce que le dictionnaire d'usage (ici *le Petit Robert*) répertorie comme des emprunts au grec :

– micro : élément, gr. mikros « petit »

– meso : élément, du gr. mesos « au milieu, médian »

– macro : élément, tiré du gr. makros « long, grand »

¹³ On entend par « morphologie » le sens premier du dictionnaire : « étude de la configuration et de la structure externe » d'une unité discursive, c'est-à-dire la « forme » globale de l'unité telle qu'on la perçoit, y compris par exemple à travers son « paysage sonore ».

Sous ce terme posé à priori, on peut regrouper des dénominations telles que l'allocution, la conférence, le cours, activités langagières qui relèvent d'un « faire » oralisé (faire un exposé) et qui se caractérisent par leur monologalité.¹⁴

Un cours à l'université est-il un genre de discours ?

On pose qu'une séance « prélevée » dans un cours universitaire annuel constitue une unité discursive, que l'on peut replacer selon l'objectif de la recherche dans une série d'unités comparables : la série totale des séquences d'un même cours, une série de cours de même niveau et/ou du même domaine effectués par des enseignants différents, la série des cours faits à différents niveaux et à différents publics par le même enseignant, etc. ; or la série dans laquelle l'unité discursive est insérée lui confère forcément des déterminations sémantiques particulières (voir Moirand 2003b).

L'exemple proposé ici faisait partie d'une recherche demandée par le Conseil scientifique de l'université Paris 3 qui s'interrogeait sur les difficultés de compréhension rencontrées par les étudiants étrangers de DEA. La description des cours enregistrés entre autres à cet effet s'est cependant faite indépendamment des objectifs de la recherche-action envisagée¹⁵, et l'unité discursive étudiée ci-après (soit 25 pages de transcription) permet de s'interroger sur le sous-genre « cours universitaire » et plus précisément le sous-genre « cours universitaire d'initiation à la recherche », et sur ce qui lui est particulier et donc différent d'un cours magistral de premier cycle ou d'un cours de langue dans une université de lettres et sciences humaines. Il s'agit d'un cours de sémiotique littéraire dont on reproduit ci-après un extrait :

Exemple 1 : corpus emprunté à Roland Pollino [mémoire de maîtrise, université Paris 3]

• **Bien** // alors / **je vous rappelle** / la semaine dernière / **nous** avons un petit peu réfléchi ensemble sur / heu // les voies par lesquelles il était possible d'identifier // les signifiants de la spatialité romanesque dans le texte / et **on** avait terminé / **il me semble** / d'évoquer / heu / **ce qu'on pouvait appeler** les éléments visuels // **Je voudrais citer** / heu / **vous renvoyer** à un petit texte qui reste très vivant et très actuel de Michel Butor dont certains connaissent peut-être les Essais sur le roman / Michel Butor et les Essais sur le roman // Il a déjà une vingtaine d'années / **hein** / Il y a un chapitre intitulé l'espace du roman // ce sont des réflexions qui n'ont pas de caractère théorique ni systématique / mais qui / sont/ comme tout ce que fait Butor / **pleines d'idées** et de / et **de suggestions** et il a très bien aperçu l'intérêt qu'il y avait à explorer un texte romanesque / **à détecter** / **tous les indices narratifs ou descriptifs** qui / qui permettent au lecteur finalement d'imaginer / un espace de de l'action. C'est ce qu'il appelle la spatialité évocatoire pages 52 et 53 de son livre Essais sur le Roman :

[Lecture]

Retenez au passage la notion d'enseigne, hein // la fonction d'enseigne de/ heu / l'objet ou du / du meuble

[Lecture]

Une dernière petite citation / page 55 cette fois

[Lecture]

• **Bon** / c'est un texte qui est très programmatique / et qui / **vous voyez** / heu / condense d'une manière **très très serrée** une quantité de questions / une quantité de problèmes / qu'**il faudrait/ classer** / heu / **mettre en ordre** / heu / et qui / **bien classés** / **peuvent faire la table des matières d'une thèse** // **hein ?** //

Par exemple / l'inventaire / l'inventaire des objets / qui sont mentionnés dans le texte auquel on a affaire / [...] l'inventaire de ces objets qui sont dans cette sorte de sac / dit Butor / qui est l'espace. Bien entendu / **étude de leur disposition** [citation] et puis **deuxième idée importante** que Butor mêle **un p'tit peu trop vite à la première** / **je crois** / et où vous retrouvez l'éternel problème de cadrage / de point de vue / de contre champ / **qui voit ? comment on voit ?** etc. [citation]

Ce sont des remarques que Butor faisait comme ça en passant / qui **n'ont jamais été beaucoup relevées** depuis vingt ans / d'ailleurs qu'**on n'a jamais beaucoup suivies** / dont **on n'a jamais tiré beaucoup de programmes de recherche** / et qui restent / qui / de nouveau / **je crois** / prennent une espèce d'actualité à partir de ce qui s'est fait ces dernières années en matière de narratologie justement et de / sémiotique.

¹⁴ On a hésité entre ce genre de l'oral et d'autres genres professionnels tels l'entretien et le débat : outre que ceux-ci ont été davantage étudiés, le choix que l'on a fait nous permettait de contraster les exemples 1 et 2 (oral monologal) et les exemples 3, 4, 5 et 6 (interaction dialogale).

¹⁵ La recherche s'est en effet appuyée sur différents types de données : des cours enregistrés, les notes prises par les étudiants, des entretiens avec les étudiants et des entretiens avec les enseignants. L'enregistrement et l'analyse des cours enregistrés ont constitué l'objet de mémoires de maîtrise et de DEA.

Comme quoi / **il faut revenir** de temps en temps aux anciens textes / **hein ?** / car c'est déjà un texte ancien.

- Alors / **vous voyez / ce qui manque à ce texte** / c'est **peut-être une mise en ordre** des problèmes / Le problème **d'inventaire** des des de c'qu'il appelle les indices de spatialité évocatoire/ C'est une chose / le problème de **comment s'est vu / du comment s'est mis en scène** / donc les problèmes de // **j'sais pas comment appeler ça** / de / de / d'optique/ **Appelons ça des problèmes d'optique** / il n'emploie pas le mot / **hein ?** / des problèmes d'optique que pose / l'arrangement / des objets dans l'espace / c'est un deuxième problème qu'il accroche **un p'tit peu trop vite** à la locomotive // **ça peut faire des thèses de différents niveaux** / donc / **ce qui manque peut-être** à ce texte / en dépit de son caractère initiatique/ c'est **une mise en ordre de la problématique / ce qui manque** alors aussi / c'est **peut-être** / la prise de conscience qu'il y a **beaucoup d'autres / je dirais** modes sensoriels d'appréhension de l'espace [...] C'est de ça que **je voudrais parler aujourd'hui** / puisqu'au fond **la s'maine dernière on a surtout évoqué / la dernière fois plutôt / on a évoqué** les problèmes du visuel //

- D'abord, bien entendu / l'ordre auditif / Il y a beaucoup à tirer de toutes les mentions / de toutes les indications / concernant les bruits [...] **Rappelez-vous** la scène des comices dans Madame Bovary / et **je crois que** / heu / les meuglements des vaches créent absolument cette profondeur de champ / qui est indispensable / pour qu'on puisse imaginer / la / la relation et la distance / qui unit le couple formé par Rodolphe et Emma / au balcon de l'hôtel de ville / et puis la foule des paysans et des bêtes /

Bon / **j'prends** l'exemple au hasard /// **vous trouverez sans doute mieux** / le bruit / la mention du bruit / l'organisation d'un univers sonore comme constitutif de / certains aspects / de l'espace perçu / et / au-delà peut-être comme constitutif d'une certaine spécificité du lieu. [...]

Mais **je / pense qu'on peut tirer des bruits** / quelque chose/ qui est davantage de l'ordre de ce que **j'appelais la dernière fois** les attributs de l'espace // que de l'ordre de la localisation / l'ordre du lieu // l'attribut de l'espace / c'sst-à-dire / heu / les phénomènes de / **dimension** / de **volume** / de **distance** // **l'écho**, ou au contraire autre / **je me rappelle** dans Germinal le bruit des gouttes d'eau qui tombent / de / du haut de la galerie / c'est pas le même bruit que le meuglement des vaches / **hein ?** [...]

On peut faire comme ça un reportage // **y a presque une étude à faire** sur / heu / sur l'exploitation des bruits dans le roman français d'une certaine époque // sémiologie des bruits / **hum ?** / pour imaginer / pour voir / comment les romanciers s'y sont pris [...] la construction d'un espace à partir du thème sonore/ alors là-dessus **y a toutes sortes de questions qui se posent** / alors **on peut entrer dans les détails / il faut creuser** / le problème de l'ouïe / c'est pas un problème simple / qu'est-ce qui produit le bruit ? quelles sont les zones d'émission ? quels sont les / vecteurs de transmission ? quelles sont les intensités ? quels sont les modes de réception ? Autour du bruit romanesque / **si j'ose dire** / y a quantité de / de / détails / quantité de types d'informations à / mettre en évidence // **on n'est peut-être pas obligé** d'utiliser un traité d'acoustique / **hein ?** / mais **peut-être** que **la consultation** d'un traité d'acoustique / de physiologie de l'audition **n'est pas inutile** / pour repérer / complètement et intelligemment / tout ce qui est de l'ordre du sonore / dans un texte qui pourtant en tant que tel est muet / mais qui évoque du sonore // y a des romanciers sourds / **hein ?** / probablement / **c'est une question à regarder** [...]

- **Bon / je / je ferme** ce tiroir / hein / mais c'est un sujet qui a été assez peu, **je pense**, assez peu exploité jusqu'ici / sauf / sauf / quand il s'agit de la petite sonate de Vinteuil / alors / là / évidemment / les proustiens ont multiplié les études sur / heu / les le violon de la sonate de Vinteuil / mais c'est autre chose / **hein ?** / c'est autre chose / ils ont pris le problème tout autrement // **moi / c'qui m'intéresse** / c'est **le bruit comme indice / au sens sémiologique du terme** // [...]

- – Est-ce qu' y a d'autres exemples ? dans les cloches de Bâle y a du bruit ?

ça vous intéresse le bruit ? non ? / pas du tout / Béatrice / hein ? / non / le romancier est sourd / là/

– oui

– vous êtes sûre ? [bruits, rires]

– regardez bien ! regardez bien ! il y a des... [bruits, rires]

du moins dans le titre mais [bruits]

je sais pas si on entend beaucoup ces cloches finalement / on les entend vraiment ?

– oui

– on les entend sonner ?

Une première écoute/lecture « flottante » des 25 pages de transcription observées conjointement à l'enregistrement amène, comme pour toute unité discursive « longue », à privilégier en premier lieu les catégories « meso » afin de découper le texte (le « tout », le « macro ») en unités plus petites, ce qui implique de s'appuyer sur la combinaison de catégories « micro » afin de délimiter des plages séquentielles différentes : les bornes (*Bien, Bon* à l'initiale des séquences), certains éléments prosodiques (les pauses plus longues et l'intonation descendante des fins de séquence ; la hauteur, le ton et la texture de la voix qui diffèrent de la lecture des citations aux phases d'exposition ponctuées de marqueurs dialogiques tels les *hein ?*) ; et certains éléments kinésiques (les gestes comme la prise du livre en mains, les regards de l'enseignant vers l'ouvrage qu'il lit,

vers le public, ou vers une étudiante particulière lors de courtes séquences dialogales où il y a échange et où l'orateur se « cale » dans sa chaise en relevant le buste...). La combinaison de ces marques à des catégories sémantiques, énonciatives et pragmatiques « micro », telles qu'elles se distribuent selon les séquences, permet de mettre au jour trois types d'activités langagières : des phases d'exposition/explication monologiques (les plus fréquentes) ; des phases de lecture (relativement longues parfois) du texte cité ; des phases dialogales initiées le plus souvent par l'enseignant (les moins fréquentes).

Ce que la grille voudrait refléter, c'est que les catégories « micro » observées ne deviennent pertinentes pour l'étude du genre que si on étudie *leur réitération, leur distribution, leur combinaison* au niveau « meso » et au niveau « macro » : ainsi l'inscription du type d'interlocution privilégiée par cette unité discursive se caractérise par la présence de marques de personne (*je vous rappelle, je voudrais vous citer*) conjointement aux *hein ?*, aux *vous voyez* qui ponctuent les phases d'exposition et marquent le caractère dialogique de l'exposé ; mais les formes marquées du conseil et de la suggestion (*retenez au passage, rappelez-vous*), les précautions d'exposition (*je crois, peut-être, il me semble, si j'ose dire*), les marques personnelles et modales cherchant à minimiser l'asymétrie de l'interaction enseignant/étudiant et à instaurer une relation plus égalitaire entre chercheur et apprentis-chercheurs (*nous avons un petit peu réfléchi ensemble, j'sais pas comment appeler ça, appelons ça, bon j'prends l'exemple au hasard, vous trouverez sans doute mieux...*) renvoient au *cadre situationnel* : aux *places interlocutives* davantage caractéristiques d'un cours de troisième cycle que d'un cours magistral de première année ou d'un cours de préparation à l'agrégation, ainsi qu'à *l'ethos*, ou à l'image que l'enseignant cherche à donner de lui-même (non pas quelqu'un qui sait mais quelqu'un qui réfléchit avec ses étudiants et qui les fait participer à sa réflexion, guette leur approbation, quête leurs remarques), donc à des catégories « macro ».

Une observation fine des séquences d'exposition/explication (niveau « meso ») montre par ailleurs comment *les marques modales* « micro » des catégories pragmatiques de l'appréciation et surtout de la suggestion (explicitement dite ou inscrite en creux), combinées aux marques d'interlocution (*vous, hein ?*) réfèrent à *la finalité* « macro » de l'exposé (l'initiation à la recherche en sémiotique littéraire, que l'on repère à la présence de dénominations spécialisées propres au domaine et aux accentuations qui les accompagnent – marquées par un soulignement dans la transcription) : *signifiants de la spatialité romanesque, indices narratifs ou descriptifs, sémiotique, optique, auditif, dimension, volume, distance*, par exemple), et donc à la démarche cognitive du chercheur inscrite au niveau « micro » dans les verbes qui la représentent ou les questions qui l'orientent :

réflexions... pleines d'idées et de suggestions... *explorer* un texte romanesque, *détecter* les indices
 une quantité de questions... de problèmes... qu'il faudrait *classer mettre en ordre*... et qui bien classés
 peuvent faire la table des matières d'une thèse... hein ?
 ce sont des remarques... qui *n'ont jamais été* beaucoup *relevées*... qu'on *n'a jamais* beaucoup *suivies*... dont
 on *n'a jamais tiré* beaucoup de programmes de recherche
 comme quoi il faut *revenir* de temps en temps *aux anciens textes*... hein ?
 vous voyez, ce qui manque à ce texte... c'est... *une mise en ordre* des problèmes... le problème
 d'inventaire... les indices de spatialité évocatoire... comment s'est vu... comment s'est mis en scène... ça
 peut faire des thèse de différents niveaux... ce qui manque... c'est *une mise en ordre de la problématique*...
 la prise de conscience qu'il y a beaucoup d'autres... modes sensoriels d'appréhension de l'espace...
 l'ordre auditif... il y a beaucoup à *tirer* de toutes les mentions de toutes les indications concernant les
 bruits... le bruit... la mention du bruit... les phénomènes de dimension de volume de distance... l'écho
 on peut *faire* comme ça *un reportage*... y a presque *une étude à faire*... sur l'exploitation des bruits dans le
 roman français d'une certaine époque... sémiologie des bruits... hum ? voir comment les romanciers s'y sont
 pris...
 y a toutes sortes de questions qui se posent alors on peut *entrer dans les détails* il faut *creuser*... le problème
 de l'ouïe... qu'est-ce qui produit le bruit ? Quelles sont les zones d'émission ? Quels sont les vecteurs de
 transmission ? Quelles sont les intensités ? Quelles sont les modes de réception ?

y a quantité de de détails quantité de types d'informations à *mettre en évidence*... on n'est pas obligé d'*utiliser un traité d'acoustique*... hein ? mais peut-être que la consultation d'un traité d'acoustique... n'est pas inutile... pour *repérer complètement et intelligemment* tout ce qui relève de l'ordre du sonore... y a des romanciers sourds... hein ? probablement... c'est *une question à regarder*... moi c'qui m'intéresse, c'est le bruit comme indice au sens sémiologique du terme

Mais le recours aux catégories « macro » implique de replacer ensuite l'unité discursive empirique à deux niveaux :

– Une contextualisation étroite qui explique en partie le ton de « la causerie entre amis » adoptée par l'enseignant, qui appelle les doctorants par leur prénom : la disposition en rectangle des tables autour de laquelle l'enseignant et une vingtaine d'étudiants se trouvaient dans une même position, dans une salle de séminaire qui ne comportait ni estrade, ni bureau, ni tableau ; une unité discursive d'un séminaire en cours (*la semaine dernière nous...*), qui a lieu tous les quinze jours (*la semaine dernière/ la dernière fois plutôt*) et qui réunit des étudiants de DEA ainsi que des doctorants davantage engagés dans la recherche.

– Une contextualisation large qui implique de recourir à des connaissances extérieures à l'événement de communication constitué par cette séance de cours : le statut social, la notoriété et la personnalité du professeur (spécialiste de Zola), la nationalité des étudiants (des étudiantes étrangères en majorité), l'époque qui voyait se développer les séminaires de troisième cycle en France et le caractère initiatique des cours de DEA, etc.

Cela peut expliquer la particularité du *paysage sonore* (au sens d'E. Lhote), qui relève ici de la morphologie du « tout » de l'unité discursive, et qui posait des problèmes d'interprétation aux étudiants étrangers : ils ne percevaient pas les suggestions ainsi distribuées sur le ton de la conversation à bâtons rompus au fil des séquences d'exposition/explication et ils avaient l'impression qu'il ne s'agissait pas d'un cours, ni de l'exposé d'une méthode parce que « le ton » ne leur semblait pas conforme à la norme d'imposition professorale qu'ils avaient intériorisée : « le prof ne donne pas d'indications sur la recherche, pour le mémoire ».

L'exposé d'un guide accompagnateur

D'autres genres d'exposés impliquent d'articuler d'autres catégories, toujours « pensées » aux trois niveaux que l'on a posés, tel par exemple l'exposé d'un guide accompagnateur dans Paris.

Pour le recueil de données, on part ici plutôt de catégories « macro » (différents lieux visités accompagnés de commentaires du guide : quartiers ou bâtiments ; différents transports dans lesquels se trouvent le guide et le groupe qu'il accompagne : un bateau sur la Seine, un autocar à travers la ville, une visite à pied ou à vélo) dans la mesure où l'ordre actualisé de l'unité discursive (au niveau cognitif : son script ou son praxéogramme, au sens de Ehlich et Rehbein 1972) est en partie dicté par les éléments extérieurs du cadre physique, du circuit, du rythme du transport, et que les normes relationnelles découlent des rôles institués d'une interaction reconnue et acceptée par le guide et par les visiteurs.

Mais pour décrire les fonctionnements verbaux de l'exposé, on a plutôt recours aux *fonctions* de ce type d'exposé, auxquelles on a accès soit par les catégories « micro » qui se distribuent dans des séquences « meso » (qui s'entremêlent ici au fil de l'énoncé) soit par une retour aux données situationnelles du niveau « macro » (le rôle socio-professionnel du guide accompagnateur qui se manifeste fonctionnellement à l'oral de manière identique à celui des guides de voyage édités) : *Faire voir* et montrer, *Faire savoir* et informer, *Donner des consignes*, conseils ou mises en garde (voir Mourlhon-Dallies 1995).

Exemple 2 : corpus emprunté à Lilian Guerrero [mémoire de DEA, université Paris 3]

• **nous allons** donc quitter Paris pour aller **vers l'ouest** / il faudra au moins une heure et d'mie pour arriver à Chartres car il y a un peu plus de 90 kilomètres / peut-être aujourd'hui il faudra un peu plus de temps puisque c'est le début des gran= vacances de Noël : y aura peut-être d'la circulation //
/ **nous sommes deux guides** et il y aura une visite en français et une visite en anglais / **après nous vous donnerons le temps** de regarder tous seuls la ville de Chartres et **nous reviendrons** à Paris **vers 18 heures**

la statue de la liberté donc **au centre du pont de Grenelle** / elle regarde vers l'ouest mais elle est cinq fois plus p'tite que la statue de New York

voilà le nouveau quartier du front de Seine / le 15^e arrondissement avec les appartements : et aussi l'hôtel japonais Nikko/

voilà donc les bords de Seine / ah / quelques paysages encore un peu insolites si proches de Paris / **tout ça va bientôt disparaître** puisqu'il y a une telle spéculation aujourd'hui sur les terrains dans Paris et autour de Paris : tous ces p=tits habitants **vont disparaître** pour construire des grands ensembles / les usines qui **étaient** là ont déjà disparu /

voilà la ville de Sèvres qui commence **ici** / où se trouve bien entendu le musée de la porcelaine / puisque Sèvres est depuis le 19^e siècle la ville en France de la porcelaine /

sur la gauche la ville moderne qui s'est agrandie / elle a 40 000 habitants... et on a gardé la ville ancienne que **vous allez voir tout à l'heure** autour de la cathédrale /

• / le bâtiment qui est **là** / c'est l'orangerie / et / et / **derrière vous** / **vous allez voir** / on débouche **par la porte** / tout de suite / dans la Place Royale / **attention à la marche** / alors / **on connaît bien** / l'histoire de la construction de l'hôtel / par= qu'**il a été construit** / euh / dans le même temps que pratiquement / que la Place Royale / et dans les maisons / **vous allez voir** / elles n'ont pas **comme ici** une façade de pierre //

L'exposé du guide accompagnateur est dans ces deux cas (commentaire de ce qu'on voit de l'autocar entre Paris et Sèvres ou commentaire de ce qu'on voit en arrivant à la Place des Vosges) forcément ponctué de déictiques spatiaux qui organisent l'espace en fonction du déplacement du groupe (*nous* et *vous*) : *la statue de la liberté...au centre du pont de Grenelle* (+ geste), *voilà, ici, sur la gauche, là, derrière vous, comme ici*, mais également de déictiques temporels, en particulier lorsque le guide informe de l'ordre de la visite (*après, tout à l'heure, vous allez voir*). Mais tout en « montrant » ou en « décrivant », le guide donne des bribes de connaissances qui ne sont pas dans le paysage et qui relèvent du savoir du guide, et donc du Faire savoir constitutivement inscrit dans la situation (il apparaît alors des marques du passé) : *elle est cinq fois plus petite que la statue de New York / les usines qui étaient là ont déjà disparu / Sèvres est depuis le 19^e siècle la ville en France de la porcelaine / l'histoire de la construction de l'hôtel / il a été construit pratiquement dans le même temps que la Place Royale.*

Mais ce qui est caractéristique de ces deux extraits d'unités discursives recueillies dans ce corpus particulier, c'est qu'il est relativement difficile de distinguer au niveau 'meso' des séquences de description (Faire voir), des séquences de récit historique (Faire savoir) et des séquences de consignes (Dire de faire ou de ne pas faire : *attention à la marche*). Les fonctions représentées dans la matérialité de l'exposé par des catégories « micro » se distribuent et s'entremêlent au fil du sous-genre ici mis au jour, et ce à la différence d'autres exposés de guides accompagnateurs ou de conférenciers spécialisés en histoire de l'art lors de visites à finalité explicitement culturelle. Les ruptures énonciatives et intonatives qui semblent caractériser ce genre d'exposés sont dues à l'oralité, mais également au rythme de ces visites de Paris pour touristes pressés, de différente nationalité, et qui sont émises sur un ton froid, monocorde et impersonnel (le guide prend souvent en charge plusieurs groupes différents dans la même journée) et de plus en plus souvent pré-enregistrées (dans les bateaux ou les autocars). Les exposés de conférenciers spécialisés en histoire ou en histoire de l'art sont au contraire organisés en séquences successives bien délimitées (description ou narration) comme le sont d'ailleurs les guides de voyage édités. Quant aux guides accompagnateurs de circuits de plusieurs jours, ils savent maintenir l'attention du groupe en ponctuant leur exposé de séquences secondaires (ou modules au sens de Vion) faites d'anecdotes ou de plaisanteries adaptées aux représentations qu'ils ont de leurs visiteurs.

Cela implique, on le voit, de recourir à des informations qui relèvent des « extérieurs » du discours (« l'externe » de la grille proposée) dans la mesure où l'on ne peut se contenter de poser que le discours se co-construit dans l'interaction : si la mise au jour des spécificités des sous-genres rencontrés chez les guides accompagnateurs dépend bien des fonctions, des scripts et des normes propres à la communauté, certaines variations relèvent de données sociales, historiques et culturelles qui amènent à prendre en compte d'autres catégories comme par exemple la représentation que veut donner de lui l'orateur lorsqu'il ponctue son exposé de considérations sur

« le tourisme éthique » (ce qui est une variation récente), ou d'histoires drôles et de plaisanteries adaptées aux cultures et connaissances de l'autre.

S'interroger ainsi sur les genres de « l'exposé » permet de mettre au jour différentes combinaisons de formes langagières actualisant des catégories empruntées aux trois niveaux et différentes distributions de catégories « micro » selon qu'elles se combinent dans des séquences « meso » ou qu'elles se distribuent tout au long de l'unité discursive considérée comme « un tout ». Mais s'interroger sur les genres de l'exposé oral implique de revenir à la génétique du genre, *au sens étroit* : un cours est généralement préparé en partie par écrit, et pour prendre un autre exemple, le mot du PDG lors de l'assemblée générale d'une entreprise est d'abord un texte écrit pour être oralisé avant d'être prononcé puis publié à côté des rapports d'activité ou des résolutions de l'assemblée ; et *au sens large* : le mot du PDG s'inscrit dans un cadre juridique précis, ainsi que dans l'histoire de l'entreprise. Cela répond à la question du rôle que l'on fait jouer aux extérieurs du discours dans la mise au jour des genres : dès qu'on veut interpréter les raisons des variations entre unités discursives relevant d'un même genre ou de sous-genres apparentés en fonction de certaines spécificités, que permettent justement de dégager la combinaison ou la distribution de catégories différentes, on ne peut les ignorer. S'interroger d'autre part sur les variations entre genres ou sous-genres incite à prendre en compte, davantage qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les caractéristiques de l'oralité qui relèvent de *la morphologie* globale de l'unité discursive et qui construisent des *paysages sonores* différents selon les genres de l'exposé oral professionnel : les colorations orales de l'allocution d'un PDG ne ressemblent pas à celles d'un cours à l'université, ni à celles d'un guide accompagnateur, ni à celles d'un conférencier dans une musée ni à celles d'un commentaire sportif, ni à celles d'une revue de presse à la radio.¹⁶

2.3. Les échanges en face à face

Les interactions orales sont généralement décrites en articulant les trois niveaux de catégories. Au niveau « macro », *l'événement de communication* se décline en différents composants tels *le cadre physique, le cadre participatif, les rôles des interactants, les finalités de l'interaction*, etc., alors que le niveau « meso » permet de mettre au jour des sous-unités, séquences ou modules qui se construisent au fil de l'interaction soit autour d'*activités cognitivo-langagières* (les « types » *textuels* comme l'explication, la description, la narration) soit autour de *fonctions pragmatiques* qui combinent des *actes de langage* directeurs ou subordonnés dans des *interventions monologiques* ou des *tours conversationnels*. Le niveau « micro » s'attache à décrire *les marques formelles* (d'ordre linguistique, pragmatique, sémantique, prosodique, kinésique), dont *la répétition, la combinaison et la distribution* actualisent les niveaux supérieurs en les inscrivant dans la matérialité verbale et sémiotique.

La question théorique qui se pose, et dont on ne débattrait pas ici faute de données suffisantes pour en discuter, reste d'une part celle du statut des énoncés brefs (comme *ça ne repousse pas !* face à quelqu'un qui laisse tomber de la monnaie à terre ou *c'est fini ! on n'ira plus jamais à la plage* adressé à son fils par une jeune mère excédée¹⁷) : s'agit-il d'actualisations d'un genre stabilisé ou émergent ? Il faudrait alors considérer que les trois niveaux se concentrent dans une seule forme si toutefois l'on admet qu'il s'agit là de formes d'actualisation de genres stabilisés (le juron, la vanne, le proverbe, ou bien la menace, le reproche, par exemple). Ce qui paradoxalement se manifeste également dans des unités discursives « longues », lorsque la même

¹⁶ Autre genre d'exposé qui nécessite de recourir à l'externe, à la génétique du texte, à l'intertextualité et aux caractéristiques de l'oralisation/oralité, comme l'a montré le travail de S. Mendès 2001.

¹⁷ Un corpus d'énoncés brefs entre parents et enfants relevés au hasard amène à se poser la question du genre « menace » : *tu sors de l'eau immédiatement ou tu rentres à pied / tu veux que je t'aide / ça y est casse-toi la gueule / ça suffit, Marie, je te mets à la mer*. On peut également s'interroger sur les énoncés isolés motivés par une cause non verbale et sur leur capacité à constituer « un genre » : que faire du « ça repousse pas » évoqué ou du « on pourrait s'excuser » qu'on entend dans l'autobus ?

fonction ou le même « type » textuel s'étend à l'ensemble de l'unité, et que certains décrivent en termes de *macro-actes* (la lettre de menace, la réclamation à un guichet, l'explication d'un employé, etc.), et dans lesquelles on préfère voir une *dilatation* ou une *dilution* de certaines catégories « micro » ou « meso ».

Mais ce dont je voudrais débattre ici à partir d'exemples d'interactions entre employés et usagers, c'est du recours à des considérations « externes » à l'événement de communication particulier dans lequel s'inscrit l'unité discursive lors de l'interprétation des données, et cela dans le cadre d'une réflexion globale sur les genres de l'oral, qui voudrait expliquer les raisons des variations d'un genre à l'autre, des évolutions d'un même genre et des apparitions ou disparitions de certains genres ou sous genres (au sens de « familles génériques »). On prendra pour exemple un genre particulier d'interactions en face à face : les échanges au guichet ou au comptoir entre agents et usagers ou employés et clients.

Exemple 3 : d'après le corpus de Anni Borzeix et Bernard Gardin (dans Moirand *et alii* dir. 1994)

• Agent – Bonjour madame

Client – Bonjour monsieur, alors moi je viens parce que **je voudrais que vous m'expliquiez** s'il vous plaît, je vais payer ma facture * troisième * du mois de janvier, là je viens de recevoir celui-là et je vois que c'était pas * déduit * déduit, voilà, **je veux savoir alors si vous pouvez m'expliquer ?**

A. – Ah ben y a rien à expliquer, tout est simple, **c'est que maintenant** vous ne recevrez plus de facture intermédiaire, vous recevez des factures avec index estimé. * Ah oui d'accord * voilà, donc maintenant, vous recevez des factures avec index estimé, **avant** vous n'aviez pas ça * oui * **avant** vous aviez marqué facture intermédiaire, point à la ligne * oui * maintenant, donc, on fait, **on fait comme si le releveur était passé pour relever les compteurs** * mm mm * **c'est-à-dire que l'ordinateur calcule lui même les index estimés** * oui * qui peuvent être plus forts * oui * ou plus petits que la réalité mais dans tous les cas même si c'est plus fort ou plus petit, c'est régularisé lors de la relève qui a eu lieu là * oui * donc maintenant, y a plus de déduction

C. – Ah bon d'accord

A – Voilà, c'est reporté ni plus ni moins sur la prochaine facture **un peu comme si** les releveurs étaient passés pour relever les compteurs

C – Ah d'accord * voilà * parce que j'avais payé 1 800 F j'ai encore parce que j'ai encore 200 F à payer alors ?

• A – Mais pourquoi vous [vous] faites pas mensualiser, ça vous ferait moins cher tous les mois

C – Oh vous croyez

A. – Ah ben oui, la plupart des gens ils ont compris hein

C. – Ché pas

A. – C'est-à-dire que tous les mois vous seriez prélevé de la même somme pendant 10 mois et au bout de 10 mois, vous auriez une facture par an, vous auriez une facture régularisation en fonction de ce que vous avez déjà été prélevé sur les mois précédents

C. – J'vais réfléchir

A. – D'accord

C. – Merci beaucoup

A. – Voilà.

Face à cette unité discursive enregistrée dans une agence de l'entreprise Electricité de France, on peut décrire certains composants du niveau « macro » (le cadre physique, les rôles agent/client, etc.) mais c'est le niveau « meso » qui nous retiendra d'abord, et en particulier la première séquence qui correspond de la part du client à une « demande d'explication » et de la part de l'agent à une « offre d'explication », comme l'attestent les formes *distribuées* du niveau « micro » :

Demande d'explication : je voudrais que vous m'expliquiez, je veux savoir, si vous pouvez m'expliquer

Essais d'explication : (après l'énoncé y a rien à expliquer) : c'est que maintenant... avant... avant... on fait comme si... c'est-à-dire que l'ordinateur calcule lui-même

La séquence se termine sur une intervention de l'agent, qui change de thème et passe à une proposition de mensualisation, suivie d'arguments et d'explications : *Mais pourquoi vous [vous] faites pas mensualiser*. On peut s'interroger sur la raison de la rupture de la phase d'explication demandée par le client : si l'on s'en tient aux seules données de l'unité discursive empirique, on

peut y voir le découragement de l'agent qui a du mal à se faire comprendre. Or l'analyse de l'ensemble des unités discursives de même type enregistrés par Borzeix et Gardin à la même époque¹⁸ les ont mis sur une autre piste : rapporter les comportements verbaux des agents aux directives dues à la modernisation de l'entreprise, qui voulait inciter les clients à choisir la mensualisation. Ainsi, s'en tenir à la co-construction de l'interaction amène à une interprétation erronée : la rupture de l'explication par l'agent ne correspond pas à la difficulté qu'il ressent de se faire comprendre, mais à la nécessité « externe », et imposée, de proposer la mensualisation.

Il en est de même pour l'exemple 4, interaction enregistrée dans une agence bancaire où la consigne donnée aux employés à l'époque est d'inciter les clients à utiliser les distributeurs automatiques, et dans laquelle on remarquera une « dilatation » de la justification de la requête (*je peux avoir le relevé des dix dernières opérations*) et une « dilatation » du refus, accompagnée d'une montée tonale et d'une accélération du débit (motivée par la consigne imposée), à l'ensemble de l'unité discursive :

Exemple 4 : d'après un corpus personnel

- je dois avoir un carnet de chèques... 03 28 40... je peux avoir le relevé des dix dernières opérations ?
- vous n'avez pas la carte bleue ?
- si mais...
- alors vous pouvez l'faire au distributeur
- oui mais j'venais retirer le carnet, alors...
- oui, mais j'veus signale que vous pouv...
- oui, je l'fais d'habitude mais
- vous pouvez le faire en sortant...
- il y a la queue au distributeur.

Les exemples 5 et 6, empruntés au compte-rendu d'une recherche effectuée sur les échanges au guichet dans le cadre de la Caisse Nationale d'Allocations Familiales, amènent à s'interroger sur d'autres phénomènes « externes » de régulation des interactions : les usagers sont souvent dans une situation socio-économique précaire et une situation psychologique fragile lorsqu'ils viennent demander de l'aide à la CNAF (problèmes de chômage, problèmes de couple, problèmes de logement...); ils disposent également de « répertoires » linguistiques et de « ressources » langagières souvent limités, et en tout cas différents de ceux de l'employé :

Exemple 5 : un échange au guichet [CNAF, *Recherches et prévisions* n°45, 1996 : 18]

Agent : [lisant] N'ayant jamais reconnu [silence] sa fille [silence] . Il y a quand même une chose que je ne comprends pas ! vous vous être mariés au mois d'avril 90.

Allocataire : Oui, au Maroc !

Agent : L'enfant est **légitimé par le mariage** [silence]

Alloc. : **Comment ça, il est légitimé ?**

Agent : C'est-à-dire que l'enfant est né après le mariage, donc l'enfant, normalement, est **légitimé et reconnu d'office, du fait du mariage**. Il n'y a pas besoin de le reconnaître [silence]

Allocataire : C'est-à-dire que **moi j'ai** toujours fonctionné avec mon nom de jeune-fille...

Agent : si vous voulez, dans le cas d'un concubinage...

Alloc. : ... alors à l'époque, **j'étais enregistrée...**

Agent : ... vous vivez en concubinage, vous attendez un enfant, le père ne reconnaît pas l'enfant, au niveau de la loi, vous vivez en concubinage, il n'y a pas eu mariage

Alloc. : Mmh !

Agent : A partir du moment où vous êtes mariée, les enfants issus du mariage sont reconnus d'office. C'est ça qui me paraît un petit peu [silence]

Exemple 6 : un échange au guichet [CNAF, *Recherches et prévisions* n°45, 1996 : 17]

Alloc. : Et ben, ça nous fait **depuis le mois de février** que **je suis dans le panier**, alors, je voudrais qu'on me donne une...

Agent : votre dossier n'a pas été fait ?

Alloc. : Non !

¹⁸ D'où l'importance qu'il faut accorder au recueil d'un ensemble d'unités discursives « comparables » et non pas se contenter d'une ou même de quelques interactions enregistrées un peu au hasard...

Agent : Pas encore ?

Alloc. : Non ! alors voilà, le numéro, alors j'ai ramené... Alors je me suis dit « il faut que quand même je vienne voir »...

[...]

Alloc. : **ils m'ont écrit, il y a quinze jours...**

Agent : ah, oui ?

Alloc. : ... Trois semaines, en me demandant le certificat de la mairie ! l'attestation de la mairie !...

Agent : ...de la mairie ?

Alloc. : Mais je dis : « je l'ai ramenée l'attestation de la mairie ! » **le 2 février, je suis venue** ramener l'attestation de la mairie. Alors, j'ai recherché... Alors, **elle me dit** : « vous êtes **dans le panier** ! »

Agent : **Le panier** ? [rire]

Alloc. : **Le panier**, je sais pas, dans le panier en bas, j'en sais rien ! alors je me suis dit : je vais essayer de **me faire sortir du panier** quand même ! on va y arriver ?

Agent : Bon...

Alloc. : **Vous me trouvez dans le panier ?**

Ainsi, dans l'exemple 5, l'allocataire, centrée sur son problème personnel (ce que montrent les marques personnelles qui relèvent du niveau « micro » : *moi, je...*) a du mal à comprendre le vocabulaire technique, la lecture du dossier, les références au droit et aux textes de loi qui font partie du savoir de l'agent et de son registre professionnel (*légitimé, reconnu d'office du fait du mariage, concubinage*). Dans l'exemple 6, l'allocataire fait référence à « l'histoire conversationnelle » qu'elle a déjà vécue au téléphone ou en face à face avec d'autres agents de la Caisse d'allocations familiales (*ils, elle*), reprenant même l'idiolecte de l'autre (*le panier*, dans lequel on place les dossiers) : elle ne parvient pas cependant à formuler de façon cohérente le récit des interactions et des démarches antérieures. Comprendre la co-construction de cet échange suppose donc de recourir aux extérieurs de l'interaction, certaines marques « micro » ainsi que la dilution de la demande sur la quasi-totalité du déroulement permettant alors de mettre sur la voie des données à recueillir : type d'administration, registres et ressources des interactants, historique des interactions.... On peut ainsi mettre au jour l'oral particulier des agents, qui parlent avec une syntaxe, un vocabulaire et des formes éloignées du « français spontané » (ce que Blanche-Benveniste 1995 appelle *la parole publique professionnelle*) ainsi que la reprise par des usagers ordinaires des mots de l'administration, voire des formes empruntées aux rapports des assistantes sociales (Branca-Rosoff 1999b).

La description d'une série d'unités discursives enregistrées, transcrites, vidéoscopées d'interactions au guichet réunies à partir de critères empiriques faisant l'hypothèse de traits semblables et comparables peut s'appuyer sur l'articulation des catégories qui paraissent les plus aptes à mettre au jour des « genres » et des « sous-genres ». Mais pour « expliquer » les raisons de l'appartenance d'une unité à un genre, et les raisons des ressemblances et des variations entre genres (au niveau d'une ou de plusieurs catégories, à l'un ou l'autre des trois niveaux), on a souvent besoin de recourir aux « extérieurs » des paroles analysées (par exemple à des entretiens auprès des interactants) et à des connaissances qui ne relèvent plus de la seule observation des interactions. En analyse du discours, la question du genre est finalement liée à celle du contexte (Kerbrat-Orecchioni 1996) et au rôle que le chercheur lui fait jouer dans le recueil des données, puis dans la description et l'interprétation des variations, qu'il s'agisse du contexte *au sens étroit* (la médiation de l'interaction par une fiche ou un document sur l'ordinateur du locuteur professionnel fait varier les formes et le déroulement de l'interaction lors d'une consultation médicale ou d'un échange au guichet) ou du contexte *au sens large* (lorsqu'il s'agit de s'interroger sur l'histoire des interactants ou sur l'histoire de l'entreprise ou sur l'histoire des relations interpersonnelles dans une communauté ou entre communautés pour mettre au jour les raisons des variations). Il reste à se demander si l'on se trouve face à des variations qui se situent à l'intérieur d'un même genre (un prototype générique) ou si les variations sont suffisamment importantes à chacun des trois niveaux pour laisser entrevoir un autre ou un nouveau genre.

On se contentera ici d'évoquer en guise de conclusion quelques questionnements issus de cette réflexion sur les genres de l'oral, et en particulier les genres professionnels :

– Dans le programme de français défini par le ministère de l'Éducation nationale pour le CAP de cuisinier, il y a un inventaire des fonctions du langage réunies sous la rubrique « être capable » : *expliquer* le rôle des marinades et des court-bouillons, *énumérer* les différentes phases de préparation des farces et leur utilisation, *citer* les conditions de stabilité de certaines sauces émulsionnées froides ou chaudes, etc. L'intention est louable : il s'agit de ne pas couper l'épreuve de français des pratiques de cuisinier. Mais il manque cependant la notion de *genre*, du genre dans lequel pourraient s'insérer de telles activités cognitivo-langagières et donc des indications sur le niveau « macro » (*expliquer où, à qui, pourquoi, comment...*) et sur les formes « micro » de l'explication ou de l'énumération adéquates à la situation. C'est en tout cas une question que certains enseignants de français se posent à propos de la formation des apprentis en général (et pas seulement des cuisiniers) et de la formation à l'expression orale ou écrite à l'école et même à l'université.

– N'est-ce pas les catégories « médianes » (niveau « meso ») qu'il faudrait retravailler dans leur articulation aux deux autres niveaux, dans la mesure où les séquences, les modules ou les tours conversationnels ont été bien souvent rapportés soit au seul événement de communication soit à des catégories « micro » souvent incomplètes, négligeant bien souvent les faits prosodiques, kinésiques, proxémiques ou sémiotiques ? Toujours à propos de ces catégories médianes, plusieurs questions se posent : d'abord celle de leur dilution ou leur dilatation dans « le tout » de l'énoncé lorsque cela caractérise une série d'unités discursives empiriques suffisamment fréquentes pour être rapportées à un genre ; ensuite la question de leur prévisibilité plus ou moins grande lorsque les interactants entretiennent *une histoire conversationnelle* à plus ou moins long terme (voir Doury 2001) ; enfin, la question de l'inventaire qu'il faudrait entreprendre des différentes formes « micro » qui actualisent ces catégories médianes selon les genres et les domaines où on les rencontre (voir Moirand 2003a pour la catégorie de l'explication).

– Le niveau « macro », outre sa nécessaire articulation à des données « externes » (l'organisation de la société selon Bakhtine), pose la question de la connaissance de la situation et de ses composants par l'analyste : on ne peut l'assimiler aux représentations que construisent les interactants de la situation dans laquelle ils se trouvent, et qui interviennent directement dans le déroulement de l'échange. Mais si cela doit inciter l'analyste à une certaine prudence dans l'interprétation, cela remet-il en cause l'interprétation des variations d'un même genre ou d'un genre à l'autre ? Pas forcément, si l'on vise non pas à s'interroger sur l'ethos, les comportements verbaux et les conduites des locuteurs à l'intérieur d'une interaction isolée mais plutôt à dégager de l'observation d'une série d'unités discursives comparables les différentes catégories privilégiées par le genre : ce n'est pas le même objectif, et c'est le second qu'on a voulu ici mettre en discussion.

D'où cette proposition d'une grille provisoire à visée heuristique, sorte de guide dans lequel on peut puiser pour recueillir des données, et qu'on reconstruit à chacune des analyses réalisées afin de mettre au jour les genres rencontrés à un moment donné dans « une société », faite de « mondes » différents (politique, économique, médiatique, associatif, du commerce et des affaires) et de communautés langagières qui, à l'intérieur de certains lieux sociaux, produisent des pratiques langagières normées que l'on peut rapporter à des « genres ».

D'où une définition toujours provisoire mais un peu plus précise du *genre*, qu'on considère comme *une représentation socio-cognitive intériorisée que l'on a de la composition et du déroulement d'une classe d'unités discursives, auxquelles on a été « exposé » dans la vie quotidienne, la vie professionnelle et les différents mondes que l'on a traversés, une sorte de patron permettant à chacun de construire, de planifier et d'interpréter les activités verbales ou non verbales à l'intérieur d'une situation de communication, d'un lieu, d'une communauté langagière, d'un monde social, d'une société...*

Références bibliographiques

- Adam, M. (1997) : « Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite », dans *Pratiques* 94, 3-18.
- Adam, M. (1999) : « Genres de la presse écrite et analyse du discours », dans *Semen* 13, 7-14.
- Adam, M. (2001) : « Types de textes ou genres de discours ? », dans J.-M. Adam, *Linguistique textuelle. Des genres de discours*, Paris, Nathan, 81-100.
- Bachmann, C., Lindelfeld, J. et Simonin, J. (1981) : *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier.
- Bakhtine, M. (texte de 52-53, publié en 1979, traduction française 1984) : « Les genres du discours », dans *Esthétique de la création verbale*, Paris, Seuil, 263-308.
- Bakhtine, M. (1981, textes signés Volochinov 1926 et 1930) : « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », « La structure de l'énoncé », dans Todorov, T., 1981, 181-215 et 287-314.
- Beacco, J.-C. (1992) : « Les genres textuels dans l'analyse du discours : écriture légitime et communautés translangagières », dans *Langages* 105, 8-27.
- Beacco, J.-C. (2003) : « Trois linguistiques pour les genres discursifs », dans *Langages* 151, à paraître.
- Biber, D. (1988) : *Variation across speech and writing*. Cambridge, CUP.
- Blanche-Benveniste, C. (1995) : « La problématique du français parlé et son application dans l'enseignement professionnel », dans *Linx*, numéro spécial : *Difficultés linguistiques des jeunes en formation professionnelle courte*, 343-352.
- Borzeix, A., Darteville, M., Lacoste et M. Grosjean, M. (1992) : *Bonjour, l'interaction agent-client à l'accueil*, Paris, EDF-CRG.
- Bouquet, S. (1998) : « Linguistique textuelle, jeux de langage et sémantique du genre », dans *Langages* 129, 112-123.
- Branca-Rosoff, S. (1999a) : « Types, modes et genres : entre langue et discours », dans *Langage & société* 87, 5-14.
- Branca-Rosoff, S. (1999b) : « Des innovations et des fonctionnements de langue rapportés à des genres », dans *Langage & société* 87, 115-129.
- Charaudeau, P. (1997) : « Les conditions d'une typologie des genres télévisuels d'information » dans *Réseaux* 81, p. 81-101.
- Claudel, C. (2002) : *Comparaison du genre interview de presse en français et en japonais : une approche énonciative et pragmatique à travers la notion translangagière de figure*. Thèse pour le doctorat en sciences du langage. Université Paris 3, CEDISCOR-SYLED.
- Cusin-Berche, F. (1999) : « Courriel et genres discursifs », dans J. Anis, éd. : *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès, 31-54.
- Dolinine, C. (1999) : « Le problème des genres du discours quarante-cinq ans après Bakhtine », dans *Langage & société* 87, 25-40.
- Doury, M. (2001) : « Une discussion dans un commerce d'habités », dans *les Carnets du CEDISCor* 7, 119-134.
- Ehlich K. et Rehbein J. (1972), « Zur Konstitution pragmatischer Einheiten in einer Institution : Das Seiserrestaurant », Wunderlich D. (Hrsg.) : *Linguistische Pragmatik*, Frankfurt/M., Athenäum, 209-254.
- Gambier, Y., éd : *Les discours professionnels*, Berne, Peter Lang.
- Grosse, E.U. (2001) : « Evolution et typologie des genres journalistiques », dans *Semen* 13, 15-36.
- Foureau-Facques, B. (2001) : *La variation temporelle entre langue et discours : étude des récurrences, alternances et ruptures temporelles dans les textes de reportage de la presse française*. Thèse de doctorat en co-tutelle. University of Surrey et université Paris 3, CEDISCOR-SYLED.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996) : « Texte et contexte », dans *Scolia* 6, 39-60.
- Kerbrat-Orecchioni, C, et Traverso, V. (2003) : « Types d'interaction et genres de l'oral », dans *Langages* 151, à paraître.
- Lhote, E., éd. (1987) : « A la découverte des paysages sonores des langues », *Annales de l'université de Franche-Comté*.
- Maingueneau, D. (1998) : « Scénographie épistolaire et débat public », dans *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 56-71.
- Maingueneau, D. (1999) : « Analysing Self-constituting Discourses », dans *Discourse Studies* vol.1-2, 175-199.
- Maingueneau, D. (2002) : « Analysis of an academic genre », dans *Discourse Studies* 4-3, 319-341.
- Maingueneau, D. (2003a) : « Discours éphémères et non éphémères : deux gestions de l'ethos ?, dans *Le langage des médias : discours éphémères ?*, Paris, L'Harmattan, 67-82.

- Maingueneau, D. (2003b) : « Retour sur une catégorie : le genre », dans *Catégories descriptives pour le texte*, colloque de Dijon, juin 2002, Presses de l'Université de Dijon, Centre Gaston Bachelard, à paraître.
- Mendès, S. (2001) : *Etude de la représentation du discours autre dans des revues de presse à la radio*. Mémoire de DEA. Université Paris 3, CEDISCOR–SYLED.
- Moirand, S. (1994) : « Décrire des discours de spécialité », dans *Lenguas para fines específicos (III)*, Universidad de Alcalá de Henares, 79-92.
- Moirand, S. (2000) : « Les indices dialogiques de contextualisation dans la presse écrite », dans *Cahiers de praxématique* 33, 145-184.
- Moirand, S. (2001) : « Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements scientifiques à caractère politique », dans *Semen* 13, 97-118.
- Moirand, S. (2003a) : « Un modèle dialogique de l'explication », à paraître dans *L'explication : enjeux cognitifs et communicationnels*, actes du colloque de l'Université Paris 5, novembre 2001, à paraître.
- Moirand, S. (2003b) : « Le texte et ses contextes », dans *Catégories descriptives pour le texte*, colloque de Dijon, juin 2002, Presses de l'Université de Dijon, Centre Gaston Bachelard, à paraître.
- Moirand, S., Ali Bouacha, M., Beacco, J.-C. et Collinot, A., eds (1994, réédition 1995) : *Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Berne, Peter Lang.
- Mondada, L. (1989) : « L'organisation séquentielle des ressources linguistiques dans l'élaboration collective des descriptions », dans *Langage & Société* 89, 9-36.
- Mourlhon-Dallies, F. (1995) : *Une méthodologie pour l'analyse linguistique de genres discursifs produits en situation professionnelle : étude d'écrits touristiques sur Venise en quatre langues*. Thèse pour le doctorat en sciences du langage. Université Paris 3, CEDISCOR–SYLED.
- von Münchow, P. (2001) : *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le genre journal télévisé français et allemand*. Thèse pour le doctorat en sciences du langage. Université Paris 3, CEDISCOR–SYLED.
- Peytard, J. et Porcher, L. eds (1975) : Textes et discours non littéraires, *Langue française* 28.
- Rastier, F. (1998) : « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », dans *Langages* 129, 97-111.
- Rastier, F. et Pincemin, B. (2000) : « Des genres à l'intertexte », dans *Cahiers de praxématique* 33, 83-111.
- *Recherches et prévisions* 45 (1996) « Les échanges au guichet », Paris, Caisse Nationale des Allocations Familiales.
- Roulet, E., éd. (1981) : L'analyse de conversations authentiques, *Etudes de linguistique appliquée* 44.
- Sifra F. (2003) : *L'objet du débat*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- Sanders, C. (1994) : « Register and Genre in French and in English. Note towards a Contrastive Research », dans *Discourse Variety in Contemporary French*, London, AFLS/CILT, 87-106.
- Stillar, G. (1998) : *Analyzing Everyday Texts. Discourse, Rhetoric and Social Perspectives*, Thousand Oaks, California, Sage.
- Swales, G. (1990) : *Genre Analysis. English in Academic and Research Settings*, Cambridge University Press.
- Traverso, V. (1996) : *La conversation familiale*, Lyon, PUF
- Traverso, V. ((1997) : « Des échanges à la poste : dialogues, trilogues, polylogues ? », dans *Cahiers de praxématique* 28, 57-77.
- Tréguer-Felten, G. (2002) : *Une étude de l'ethos des brochures institutionnelles d'entreprises. Analyse contrastive de documents produits en anglais par des entreprises françaises et chinoises*. Mémoire de DEA. Université Paris 3, CEDISCOR–SYLED.
- Vion, R. (1999) : « Pour une approche relationnelle des interactions sociales et des discours », dans *Langage & Société* 87, 95-114.

